Document généré le 25 sept. 2024 03:37

**Québec français**

# La Nuit des Perséides de Jean-Alain Tremblay
## Une nouvelle lecture de notre histoire

Aurélien Boivin

Numéro 76, hiver 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44645ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1990). Compte rendu de [La Nuit des Perséides de Jean-Alain Tremblay : une nouvelle lecture de notre histoire]. *Québec français*, (76), 78–80.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

## *La Nuit des Perséides*
## de Jean- Alain Tremblay

# Une nouvelle lecture de notre histoire

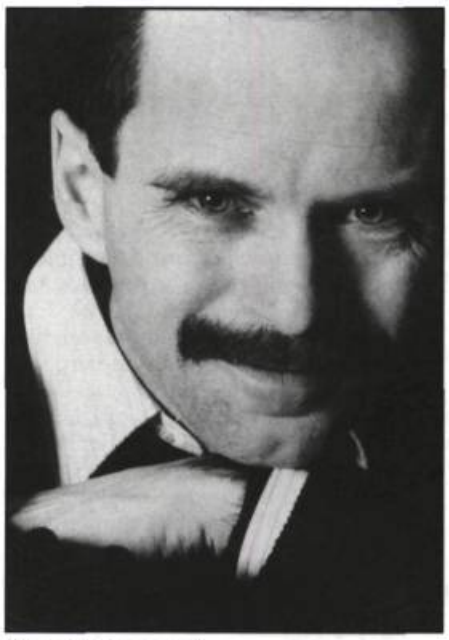

Photo : Les Paparazzi

Aurélien BOIVIN

On ne peut s'empêcher, en refermant le premier roman de Jean-Alain Tremblay, *la Nuit des Perséides*, prix Robert-Cliche 1989 du Salon international du livre de Québec, de faire le lien avec le célèbre roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon. Un peu comme si le jeune romancier, originaire lui aussi du Lac-Saint-Jean, avait voulu participer à sa façon au 75e anniversaire de la parution de l'œuvre de l'écrivain brestois publiée en feuilleton dans *le Temps* de Paris, en 1914. À sa façon, il faut insister, car *la Nuit des Perséides* propose, à notre avis, une lecture de notre histoire bien différente de celle de Hémon, qui a immortalisé la lutte pour la survivance dans l'appropriation d'un coin de terre vierge en pays de colonisation. S'il ne condamne pas cette vision traditionnelle d'un Québec rural, soumis à l'idéologie que véhiculent les élites, le clergé en tête, omniprésent, tout-puissant au XIXe siècle et dans la première moitié du XXe, puisqu'il fait allusion aussi à l'essor agricole de la région, Tremblay reconstitue les débuts difficiles, dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, d'une société ouvrière et industrielle reposant essentiellement sur l'opposition entre les anglophones qui contrôlent tout, grâce au pouvoir de l'argent, et les francophones soumis qui comptent sur les premiers pour vivre et survivre. En cachant leur colère, en taisant leur révolte. Pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand profit des riches industriels étrangers.

*La Nuit des Perséides* renoue avec le roman historique, nettement en perte de vitesse depuis Léo-Paul Desrosiers et ses *Engagés du Grand-Portage* ou ses *Opiniâtres*, mais réactivé, à la fin des années 1970, grâce, entre autres, au succès que remporte l'écrivain nicolet-tain Louis Caron, dont *l'Emmitouflé*, *le Canard de bois* et *la Corne de brume*, les deux derniers constituan t la saga des « Fils de la liberté», ont contribué à relancer le genre. Son roman, Tremblay en a trouvé la trame dans les archives de la Société historique du Saguenay qu'il a longuement fréquentées. Toutefois, l'interprétation de l'histoire du Saguenay que propose le jeune romancier est différente de celle que l'historien régional Victor Tremblay s'est acharné à développer, au cours de sa longue carrière. Dégageons d'abord, pour les non initiés, la trame du roman avant de procéder à une brève analyse de l'œuvre où nous tenterons de proposer notre propre interprétation.

### *Le récit*

L'histoire est racontée par un narrateur omniscient, même si, un instant, du moins à la fin de la première partie, on croit qu'elle le sera par Brian Caldwell, lui-même, la quarantaine, vice-président de la compagnie, qui s'arrête à Saint-Étienne, avec ses deux enfants, de retour d'un voyage au Saguenay où il en a profité pour « régler une affaire cruciale en corrigeant une coûteuse erreur de stratégie commise par la famille Price des années auparavant » (p.14). C'est, pour lui, une sorte de pèlerinage, de retour aux sources, car il a passé toute son enfance dans ce village abandonné en 1900, à la suite d'un incendie. C'est dans le petit cimetière de ce village, dont il ne subsiste plus que quelques vestiges, qu'on le retrouve, à la fin du roman, toujours en compagnie de ses deux fils, en cette même journée du 10 août, incapable de leur dire, comme il se l'était pourtant promis, qu'y sont enterrées leur sœur et sa mère, une femme qu'il a « aimée de tout son cœur » (p. 261).

Entre ces deux extrémités, l'histoire proprement dite, racontée comme une longue analepse, de façon linéaire cette fois, depuis l'été 1899 jusqu'à l'été 1916, se déroule en grande partie à Saint-Étienne, petit village ouvrier aujourd'hui disparu qui avait pris racine à quelques milles de Baie-Sainte-Catherine, sur les bords de la rivière Saguenay, alors que la Price Brothers' and Company y avait construit un moulin à scie. L'auteur met en scène Laura Simard, une jeune fille de seize ans au début, en 1899, - elle est née le 10 août, à l'époque des étoiles filantes, d'où le titre du roman, - dotée «d'une grande gueule pis [d'un] front de bœuf » et qui tombe amoureuse de Brian Caldwell, dix-neuf ans, Anglais et protestant de surcroît, fils d'un dirigeant de l'honorable compagnie, forcé par son père, en raison de son rang et de la carrière qui s'offre à lui, à la suite de brillantes études à Québec, d'interrompre sa relation à peine amorcée avec Laura qu'il abandonne finalement enceinte, préparant le destin tragique de l'héroïne. Mais la jeune fille est prête à tout, même à s'opposer à ses parents, voire à son curé, pour garder son enfant qu'on veut lui enlever pour respecter les conventions, pour faire taire les mauvaises langues.

## *Laura vs Maria*

Car Laura Simard est, en quelque sorte, la contrepartie, l'antithèse de Maria Chapdelaine. L'héroïne de Louis Hémon, en effet, parvient, difficilement à extérioriser ses sentiments. Elle prend rarement part à la conversation et écoute sans mot dire le curé de Honfleur qui lui ordonne d'oublier François Paradis, mort dans la tempête, parce qu'il «ne [lui] était rien », puisqu'ils n'« étaient pas fiancés ». À la silencieuse Maria, que d'aucuns ont qualifiée de résignée, Tremblay oppose Laura, qui a la réplique facile, tant en présence de Brian qu'elle ridiculise par ses sarcasmes et qu'elle parvient, par son « air frondeur » (p. 38) et son arrogance, à rabaisser, à rendre faible, en dépit de son rang et de son instruction, qu'en présence du curé à qui elle tient tête, parce qu'elle est une maîtresse femme, à la stature forte (p. 123), comme Maria, mais capable, elle, une femme que l'on croit privée de la parole, de dire ce qu'elle pense, de se défendre, voire de donner prise à la colère, pour marquer son opposition, pour dénoncer une injustice. Elle défie le curé, lui qui veut lui enlever son enfant, comme si elle était une «galeuse ». Elle renie cette religion où « les saints, les vierges et les christs de plâtre », de même qu' « un p'tit enfant en cire [...] venu au monde on sait pas où, on sait pas quand, pis surtout on sait pas comment » (p. 150). Dans un geste sacrilège, elle « brise la chaînette à laquelle est suspendue une petite croix d'argent et la lance au visage du curé » (p.150), le représentant de Dieu sur terre, un Dieu de la justice duquel elle doute de plus en plus, comme elle en vient à douter de sa miséricorde. Parce que le prêtre lui barre la route, parce qu'il veut l'asservir comme une simple servante, « elle l'empoigne vigoureusement par la soutane et parvient presque à le soulever : le col romain saute, les boutons noirs roulent sous le bureau » (p. 150). Elle va même jusqu'à le provoquer en le tutoyant : «*Mets-toi* jamais dans mon chemin » (p. 150) et ne manque pas, avant de quitter la pièce, de faire basculer « une madone bleu azur [qui] vient se fracasser sur le sol aux pieds du prêtre » en mille miettes.

Ce n'est pas la seule occasion où la fille de Salomon Simard manifeste sa révolte. Pour conquérir sa liberté de femme jusque-là occultée, laissée pour compte, elle n'hésite pas à participer aux discussions entre hommes, à donner son opinion, à « répliquer vigoureusement aux remarques trop gaillardes » (p. 38) des jeunesses de Saint-Étienne, à jurer même, comme un homme, « vigoureuse litanie de jurons bien sentis », précise le narrateur, quand les roues de sa voiture s'enfoncent dans la boue (p. 39). Elle prend encore la défense, et elle est la seule à le faire, des travailleurs exploités, comme Nazaire Claveau, qui perd son emploi à la suite d'un accident dont la compagnie est responsable. Dotée d'une conscience sociale, Laura est pourtant prête à tout, même à se passer de l'aide de son entourage, pour préserver sa dignité bafouée, pour tâcher d'améliorer sa situation de femme (trop) peu considérée dans un monde d'hommes, où elle sent qu'elle a un rôle à jouer, malgré les conventions et le conformisme des mâles. Ce n'est pas parce qu'on l'a retirée de l'école trop tôt pour prendre la relève de sa mère, malade, qu'elle n'a pas de valeur comme personne humaine. Elle existe et entend le démontrer parce qu'elle a du caractère.

## *Le clergé: un pouvoir dominé*

Ainsi le clergé saguenéen n'aurait pas toujours eu le beau rôle, en dépit de ce que les historiens ont prétendu jusqu'ici. Le narrateur dénonce ouvertement l'attitude du clergé, du moins de certains de ses membres, qui ont les pieds et les mains liés en présence de l'Anglais dominateur, ces «étrangers que nous avons appelés des barbares », selon l'expression de Hémon, qui n'hésitent pas, tel Hugh Philip Caldwell, à s'ingérer dans le ministère clérical et à s'immiscer dans les affaires spirituelles jusqu'à dicter sa conduite à quelque curé faible, toujours prêt à pratiquer la politique facile de l'aplatventrisme devant les gros industriels. Il y a eu, selon le narrateur de *la Nuit des Perséides*, réelle union entre le pouvoir économique, anglophone et protestant, et le pouvoir religieux, francophone et catholique, comme le confirme

la démarche du vieux Caldwell qui rappelle au curé Boudreault, sans vouloir se substituer à lui, comme il le dit, le rôle de sa compagnie :

*Monsieur le curé, la volonté de collaboration de la compagnie s'est toujours manifestée de façon concrète. N'oubliez pas que c'est elle qui a construit à ses frais votre église et votre presbytère et qu'elle en est toujours propriétaire. N'est-ce pas elle qui déduit directement la dîme et la capitation sur le salaire de ses ouvriers et vous la remet sans que vous ayez à vous donner la peine de les percevoir ? (p. 140).*

Salomon Simard avait d'ailleurs déjà douté de l'attitude du curé Boudreault, qui ne lui « a jamais tellement semblé s'intéresser au sort des ouvriers, préférant s'enfermer dans son presbytère plutôt que de visiter ses paroissiens, comme si leurs problèmes et leurs difficultés le laissaient indifférent » (p. 98). Contrairement aux paysans qui regardent « les curés des paroisses agricoles » avec « un respect mêlé de crainte » (p. 49), - on croit lire Louis Hémon, - les ouvriers de Saint-Étienne l'ont confondu quand ils l'ont appelé pour administrer les derniers sacrements à l'un d'entre eux, écrasé mortellement par un billot (p. 136), et le colosse Thomas Otis l'a humilié en présence des autres bûcherons, dont un bon nombre sont originaires de Saint-Étienne, en le faisant coucher à l'endroit même où le chien Ciboire a l'habitude d'uriner toutes les nuits. Point étonnant que le curé Boudreault « prie Dieu de le faire sortir de ce purgatoire et son évêque de l'affecter à une autre cure » (p. 102), et ne se laisse pas prier pour abandonner ses ouailles lorsque la compagnie décide de ne pas reconstruire le moulin incendié. Quant à Barnabé, il ne croit pas, contrairement à son frère Henri-Paul, qui ambitionne de pactiser avec les patrons et qui nous est aussi antipathique que le Délié, l'ennemi juré du vieux Menaud, aux vertus du nouveau syndicat mis sur pied, au moulin de Chicoutimi, par un membre influent du clergé (p. 222), allusion non voilée au premier syndicat catholique nord-américain fondé, en 1907, par monseigneur Eugène Lapointe, la Fédération ouvrière mutuelle du Nord, parce qu'il sait pertinemment « dans quelle main ils mangent [les curés] pis à qui ils obéissent. C'est une emmanchure de même qui a tué Laura » (p. 222).

## *Prise de conscience*

Union des pouvoirs économiques et religieux pour mieux garder les travailleurs dans la soumission, mais prise de conscience de certains ouvriers, tel Barnabé, voire de Salomon lui-même qui refuse, après l'incendie du village, de travailler pour la compagnie responsable de la mort de sa fille aînée. Voilà un thème important du roman de Jean-Alain Tremblay. Mais il faudrait encore parler longuement de l'opposition entre les riches anglophones, à la tête d'un empire, ceux-là même à qui s'est opposé le vieux Menaud, parce qu'ils refusaient de parler sa langue et parce qu'on leur avait cédé une grande partie du territoire pour quelques dollars, et les ouvriers francophones, pauvres et soumis, pratiquant une religion de peur, obligés de renoncer à leur liberté pour gagner leur vie à la sueur de leur front. S'ils ont réussi à s'établir avec leurs familles sur un lot de colonisation, ou dans le village contrôlé par les riches, c'est toujours en dépit des dirigeants de la compagnie, qui les a exploités, du gouvernement, qui les a souvent abandonnés à leur propre sort, et du clergé, qui leur a enseigné la soumission et la résignation. Voilà ce que refuse Laura, voilà ce que refusent après elle, mais un peu grâce à elle, Barnabé, Salomon et Philomène que son père a pris soin de renseigner pour la mettre en garde et pour mieux la préparer à affronter la vie.

## *Le style*

Il faudrait encore parler longuement du style du premier roman de Jean-Alain Tremblay, un coup d'envoi magistral. Le jeune romancier manie la plume avec beaucoup d'aisance. Si la langue est toujours juste, précise, bien soutenue, ses phrases sont souvent étonnantes par leur équilibre et par leur richesse d'évocation, telle la description du moulin de l'anse Saint-Étienne, en mettant à profit trois des cinq sens (p. 30).

On pourrait encore citer le passage où le romancier présente avec justesse tout le personnel du moulin, du simple manœuvre au cadre le plus élevé (p. 31), ou la description du village (p. 34), et combien d'autres passages qui nous laissent sous le charme en raison de la beauté des images. Il faudrait insister aussi sur la justesse du dialogue, le réalisme des situations, la description du décor qui participe à l'action, au drame de Laura, surtout quand elle se rend compte qu'elle ne peut rien espérer de Brian, alors qu'ils dominent tous deux le Saguenay, symbole de l'évasion, de départ rêvé, et quand, dans la solitude glacée de la petite cabane, elle donne naissance à une fille, qui meurt, comme elle, abandonnée, oubliée, malgré les paroles réconfortantes du curé, la nuit de Noël, qui lui laissaient présager un meilleur sort. N'était-elle pas convaincue de voir son enfant, au printemps, « accueilli par tous dans la même joie que l'enfant de la crèche, car ne sont-ils pas les fils du même Père comme l'a proclamé le curé au village entier qui l'approuvait, le sourire béat ? Un père infiniment juste, traitant tous ses fils avec un amour égal, qu'ils naissent à Bethléem ou à l'anse de Saint-Étienne » (p. 118). Rien de moins vrai. Comme dans *Maria Chapdelaine*, la corneille, mauvais présage, avait annoncé ce grand malheur, la mort de Laura et de sa fille, la chair de sa chair, comme elle avait annoncé, avant l'arrivée du printemps, la mort de François Paradis et la fin d'un bonheur rêvé pour la jeune amoureuse de Péribonka.

Jean-Alain Tremblay n'a pas gaspillé son sujet et ne s'est pas contenté de rappeler quelques pages de l'histoire saguenéenne. Il a voulu donner une nouvelle interprétation à cette histoire et il a réussi un coup de maître. ●